

Jean-Louis Aubert, cet éternel grand frère

Musique À la veille de ses cinquante ans de carrière, le cybertroubadour de la chanson rock montre la voie à suivre dans nos existences chahutées avec le lumineux "Pafini". Du grand Aubert.

Entretien Luc Lorfèvre

C'est une merveille, regarde la vie sans pareille", chante un Jean-Louis Aubert complètement requinqué sur *Pafini* ★★★, un dixième album croisant les acquis d'une culture rock sans œillères et les envies de nouvelles sonorités. Cinq ans après le généreux *Refuge* (250 000 exemplaires vendus) et une tournée avec hologrammes interrompue en plein vol à cause du Covid, le cybertroubadour ("quali" dont il s'est affublé en soulageant notre solitude durant la pandémie avec ses covers en live streaming) s'est refait une santé au bord de la Méditerranée. Tout en gardant son point de vue sociétal (il fait rimer "intelligence artificielle" et "logiciel" sur "Tout y est") et son envie de sortir de sa zone de confort ("L'enfant perdu", "influencée par ma découverte des petits gars de Tame Impala"), Aubert garde ses sensations électriques ("R'N'R", "Saute") et ses rêves d'un autre monde ("Défie l'horizon"). Il nous avait manqué et il nous revient en toute grande forme.

Ode à la vie et moteur de l'album, votre single "Merveille" fait l'unanimité. Comment est-il né ?

C'était en été, au bord de la mer, en Méditerranée. J'étais avec mon amoureuse et ma guitare. Un pur moment d'extase. J'ai regardé un rocher et c'est le rocher qui a chanté "C'est une merveille, regarde cette vie sans pareille". J'ai voulu transmettre ce moment sans trop réfléchir. Aujourd'hui, les gens m'arrêtent dans la rue pour me dire que "Merveille" leur donne l'envie d'être en été. C'est bienveillant de leur part, mais je n'y suis presque pour rien : c'est le rocher.

La mer joue un rôle important dans votre album. Comment l'avez-vous intégrée dans vos nouvelles chansons ?

Comme le rocher de "Merveille", la mer s'est imposée d'elle-même. J'ai subi une opération au cœur en 2022. Après, j'ai entendu une voix intérieure qui me disait : "la mer va te guérir" et je suis parti à la recherche d'une petite maison de pêcheur en bord de Méditerranée, près de Marseille, avec un chemin menant à la mer. Quand tu

regardes la mer, tu passes par toutes les émotions. C'est apaisant, puissant, tantôt calme, tantôt déchaîné. La lumière change tout le temps. Forcément, c'est inspirant. Dès qu'on évoque la notion d'"éternité", j'ai des images aquatiques qui me viennent en tête.

Quand on a subi une opération chirurgicale au cœur, il y a forcément un avant et un après ?

J'ai un copain de classe qui est devenu médecin. Il me conseillait depuis longtemps de passer un examen des poumons. On a fait ça pendant le Covid. Il m'a dit : "Tes poumons sont en bon état bien que tu sois un gros fumeur, mais..." Car il y a toujours un "mais" avec les toubibs. Après son "mais", il a ajouté : "Tu peux mourir d'un moment à l'autre. Dans un an, dans dix ans." J'ai une malformation au cœur, un truc de naissance auquel je n'avais jamais fait gaffe.

Une place s'est libérée à l'hôpital, on m'a opéré un mardi. Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur même si c'était comme un petit défi pour moi... Mais bon, je ne me suis pas senti ni mieux ni moins bien après.

Vous évoquez "Une chanson qui guérit" dans l'album. Vous en avez beaucoup dans votre répertoire ?

Beaucoup de chansons que j'ai écrites me montrent que je suis toujours en accord avec moi-même. Et ça me fait du bien. Ça me donne l'impression d'avoir fait un deal avec l'adolescent que j'étais. J'essaie de ne pas me trahir. Je me sens bien par rapport à ça. Prendre une guitare acoustique me guérit aussi du vague à l'âme. Si tu peux, en plus, soulager la peine des autres avec ta musique, c'est encore mieux. Des gens me disent qu'ils ont été guéris grâce à une de mes chansons ou un concert. Humblement, je crois que je parviens à

les distraire. Et pendant qu'ils sont distraits, la douleur ne trouve plus de place pour exister chez eux. Il y a pas mal de choses qui disparaissent si on oublie simplement d'y penser.

Peu importe l'âge de vos fans, ils parlent toujours de vous comme d'"un grand frère".

Dans la rue, je n'ai pas besoin de me cacher derrière des lunettes de soleil. Les gens sont gentils avec moi et respectueux. Je fais partie de leur vie. Pour plusieurs générations, mes chansons ont collé à des premières libertés ou des "premières fois". Premier baiser, première fugue, première rupture, premières conneries, premiers joints, premières pertes... J'ai pas mal de chansons, comme "Voilà c'est fini", qui fonctionnent dans

les enterrements. C'est comme si j'étais présent à chaque moment fort d'une existence. Et qui est obligatoirement présent dans ces instants qui marquent ? Un frère ou quelqu'un de la famille. Une fois, j'ai vu une voiture retournée dans un fossé. Il y avait de la musique à fond, les mecs étaient encore coincés sous la tôle, complètement bourrés. Dans les enceintes, j'entendais les paroles de "Ce que je veux" de Téléphone (1984). "Ce que je veux, c'est être bien. La tête vers le ciel." C'est dingue...

"Dans la rue, je n'ai pas besoin de me cacher derrière des lunettes de soleil. Les gens sont gentils avec moi et respectueux. Je fais partie de leur vie. Pour plusieurs générations, mes chansons ont collé à des premières libertés ou des "premières fois".

Dans la chanson "R'N'R", vous répétez huit fois dans le refrain que vous faites "du rock and roll". Il fallait le rappeler ?

J'ai horreur de faire du rock conservateur. Je ne veux pas être prisonnier de mon passé. Un moment, j'ai eu une période Prince qui m'a écarté des Stones. À une autre, c'était The Neptunes et les productions Pharrell Williams.

Des jams avec Gainsbourg, des chansons de Barbara, des mises en musique de textes de Houellebecq... Je suis toujours parti dans tous les sens et je reviens au rock plus traditionnel quand il le faut. C'est le message de la chanson. Pour moi, Barbara, Mozart, Miles Davis ou Coltrane sont aussi rock que Keith Richards. C'est comme ce débat entre instruments et machines. Ça me saoule. Sur *Pafini*, j'ai travaillé avec Eliott, un jeune beatmaker. Il est né avec les logiciels et ne sait pas jouer d'un instrument. Moi, c'est le contraire. On fait chacun notre bout de chemin et on s'est retrouvés. Les rappeurs, ils ne savent peut-être pas lire la musique, mais ils ont l'oreille et ils savent écrire. Et ça nous bouscule comme le punk ou le grunge l'avaient fait.

Sur votre dernière tournée Olo, vous étiez seul sur scène entouré de plusieurs Jean-Louis Aubert en hologrammes. À quoi faut-il s'attendre en 2025 ?

Les tournées, c'est comme les disques. Je regarde derrière moi seulement pour repartir dans le sens inverse. Pour cette tournée, on sera plus nombreux sur scène et je vais revenir à quelque chose de plus électrique, de plus énergique. Ça me démange.

Dans la chanson "L'arbre de la liberté", vous évoquez "tous ces rêves réalisés". Vous en avez encore ?

Ça ne s'arrête pas et donc ça me permet de projeter. J'ai beaucoup de chansons qui attendent. C'est pour ça que ce disque s'intitule *Pafini*. On m'a dit que c'était un mauvais titre, qu'on allait penser que je livrais quelque chose d'inachevé. Au contraire, je trouve que c'est porteur d'espoir. Je chante ma propre liberté dans cet album. Le sac est encore ouvert et il y a plein de choses qui vont sortir.

→ Le 14/3. Forest National, Bruxelles.